



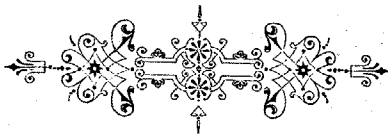
ÉPINES * ET * FLEURS

OU

PASSE-TEMPS POÉTIQUES

PAR

M. J. MARSILE.



MONTREAL

Chez CADIEUX & DEROME, Libraires

1603 et 1605, rue Notre-Dame

1890

ÉPINES ET FLEURS

OU

PASSE-TEMPS POÉTIQUES.

M. J. MARSILE



BOURBONNAIS GROVE, ILLS.

JOURNAL DU COLLEGE ST VIATEUR.

1880.

Humble pierre
Apportée à la construction
De la
Chapelle du Sacré Cœur
Du
Collège St Viateur.

BOURBONNAIS GROVE, ILLS.

"Germe obscur, reste sous terre. Pourquoi vouloir éclore et fleurir? tu rêves de soleil, de brises, de rosées? Hélas! le soleil brûle, la brise tourmente, la rosée accable et souille. Au grand jour le trouble t'attend, non la paix; la douleur non la joie; et si quelque gloire t'est promise, elle sera vaine et courte. . . . Reste sous terre, germe obscur."

* * *

"Je serai fleur, il faut que je sois fleur, épreuve pour épreuve; mieux vaut souffrir à la lumière que dans l'ombre. Car je souffre ici, et je ne trouve pas vrai que l'isolement soit du bonheur. La nuit m'entoure, la terre me presse, le ver m'insulte, le désir surtout me tue. Il faut que je sois fleur, je serai fleur."

JOSEPH ROUX.

PREFACE

Épines et Fleurs, tel est le modeste bouquet que j'offre aujourd'hui au public: fleurs des bois et des champs, parfums intimes de l'âme: épines du cœur, tristesses, rêves envolés. Le long du chemin de la vie, ma main a cueilli des fleurs, s'est bien des fois blessée aux épines. Mais toutes deux me sont chères comme le sont tous souvenirs. Comment le lecteur les accueillera-t-il? Il y trouvera sans doute plus d'épines que de fleurs, plus de défauts que de qualités. Qu'il veuille bien cependant encourager dans cette œuvre de jeunesse moins le mérite littéraire—nul peut-être—que l'entreprise au succès de laquelle cet ouvrage est humblement dédié.

M. J. M.

JE VIS

Je vis! oh! quel réveil que cette heure première!
Je vis! et l'univers pour recevoir son roi
S'ouvre ainsi qu'un palais inondé de lumière,
Dois-je en croire mes yeux? Tant de splendeur pour moi!

Déroule, firmament, ton dais semé d'étoiles
D'où le rêve sourit à mon calme sommeil;
Bercez-moi, flots des mers, à l'ombre de vos voiles;
Comme une lampe d'or, resplendis, ô soleil!

Dressez vos blancs sommets, monts couronnés de neige:
Alpes, n'êtes-vous pas les colonnes des cieux?
Entre vos bleus piliers—majestueux cortège—
Que l'aigle m'accompagne en son vol glorieux!

Fleurs, frais trésors auxquels il ne manque qu'une âme,
Répandez dans les airs vos parfums enivrants;
Pour chanter, doux oiseaux, le bonheur qui m'enflamme
De vos gosiers versez l'harmonie à torrents!

Et cependant qu'es-tu, nature inanimée?
Quel écho donc as-tu pour répondre à ma voix?
Je vis! je veux trouver, dans une image aimée,
De moi-même un vivant miroir où je me vois.

Salut! regards d'azur où le ciel semble luire,
Où tout est rayon, joie, ineffable plaisir!
Epanouis-toi, lèvres, à mon premier sourire,
Comme s'ouvre la fleur au baiser du zéphyr.

Faut-il qu'ainsi sur moi la jouissance pleuve!
Ah! l'amitié me donne une âme pour m'aimer,
Et, quand se lèveront les sombres jours d'épreuve—
Oreiller de l'amour—un cœur pour reposer!

Je vis! je ne suis pas ce qu'au jour est la rose
Qu'effeuille le toucher de l'automne cruel:
Non, non! je vis et je sens en moi quelque chose
Qui ne saurait mourir, comme un souffle immortel!

Dans le chœur d'ici-bas, c'est ma voix qui domine,
Souveraine, au-dessus de tous les éléments;
Et, céleste flambeau, ma raison illumine
Cette terrestre nuit de ses rayonnements.

Des êtres je comprends l'harmonie éternelle,
Le lien étroit qui tient l'homme à l'ange uni.
Je gravis, ô transports! cette sublime échelle
Qui part de la matière et touche à l'infini!

Et ces merveilles dont le spectacle magique
M'élève, nuit et jour, sur des ailes de feu—
Cieux et terre—ah! ne sont encor que le portique
De la gloire d'un monde où se révèle Dieu!...

Quand tous les maux fondraient maintenant sur ma tête
Je te bénis, auteur de ma félicité!
Malgré ses pleurs amers, la vie est une fête:
Oui! je te bénirai toute l'éternité!



UNE MERE

A MA MERE

Voyez-vous cette femme? Elle passe courbée,
Tremblante comme au vent une feuille tombée,

Pourtant elle fut belle un jour:

Car ce front si ridé fut ceint d'une couronne,
Et son cœur déborda de l'ivresse que donne
Le plus doux rêve de l'amour.

C'est de cet œil éteint que s'échappa la flamme
Qui fit jaillir l'idée au pur foyer d'une âme:

Tel le feu touchant un flambeau;

Et cette lèvre ouvrit une bouche encore close
Au sourire, aux baisers, comme s'ouvre la rose,
Au soleil caressant et chaud.

Ah! devant cette femme à la vie éphémère,
Il faut vous incliner, passants: c'est une mère!

Dans son âme sont réunis

La tendresse et la force, ainsi que dans la nue
La foudre et la rosée. Elle m'est inconnue,
Mais je l'aime et je la bénis!

Sa vue a réveillé la plus chère mémoire
Qui vive dans mon cœur. Un moment j'ai pu croire
M'apparaître la vision
De celle qui berça mon sommeil sous son aile
Et m'abrite depuis d'une amour éternelle.
Pourquoi n'est-ce qu'illusion?

Tu me restes pourtant, souvenir de ma mère,
Ange de mon berceau! Quand la vie est amère,
Tu consoles et rajeunis.

Tu brilles en mes nuits comme une étoile aimée,
Et sous ton doux regard mon âme est embaumée
De la chaste senteur des lis.



L'ARBRE ET L'OISEAU

Oh! le bel arbre en fleurs!

C'est un prunier tout blanc, comm un globe d'ivoire.
Voyez: chaque corolle aux plus tendres couleurs,
Ouvre un calice plein de célestes liqueurs,
Où l'insecte soyeux en bourdonnant vient boire.

L'arbre a pris ses atours:

Parure de printemps, robe de fiancée,
Couronne d'émeraude, écharpe de velours.
Il est ainsi plus beau que l'ange des amours,
Sous ces voiles si purs, ces perles de rosée.

Quand un souffle embaumé

Touche ce blanc bouquet, où l'amour a son siège,
Un nuage d'encens monte au ciel enflammé;
Et sur le sol s'épand—lit frais et parfumé—
Une pluie odorante ou des flocons de neige.

Quelle fête du ciel

Dans ces palais flottants, aux tentures vermeilles!
Quels enivrants festins! Vrai banquet éternel,
Où tous sont conviés à goûter le doux miel:
Mouches et papillons, joyeux essaims d'abeilles.

Sur ces rameaux mouvants,
Depuis l'aube on n'entend qu'incessante harmonie,
Musiciens ailés, doux poètes rêvants.
C'est un luth suspendu qui chante avec les vents,
Suave comme un son des harpes d'Eolie!

Tendrement abrité,
Au sein des chastes fleurs, comme en un sanctuaire,
Un oiseau, merveilleux de grâce et de beauté,
Murmure des accents pleins de suavité,
Qui montent de son nid ainsi qu'une prière....

Que n'ai-je comme lui
Un paisible abri, loin des fanges de la terre!
Un doux nid de colombe, où l'âme humaine fuit
Les orages du monde et son éternel bruit,
S'entoure pour chanter de paix et de mystère!

LA BRISE

Le soleil, en s'éteignant, d'or
Enveloppe toute la terre;
Sur la nature qui s'endort
La nuit descend avec mystère.

Elle vient, comme le sommeil
Se pose sur chaque paupière;
Comme aux lèvres, autel vermeil,
S'abat le chœur de la prière.

Et dans cette heure de repos,
D'inexprimable jouissance,
La brise du soir aux échos
Annonce sa douce présence.

Elle murmure sur les eaux
Qui courent au fond des vallées,
Folâtre parmi les roseaux,
Soupire sur les mausolées.

Son souffle, séchant mes sueurs,
Avec une harmonie étrange,
Est plus parfumé que les fleurs,
Plus doux qu'une caresse d'ange.

Mais pourquoi n'ai-je pas frémi
En sentant l'haleine embaumée,
Tel on tressaille quand d'un ami
On entend la voix bien-aimée?

Ah! c'est que malgré ta douceur
Tu n'es pas, ô brise légère,
Le tendre baiser d'une sœur:
C'est l'air de la terre étrangère!

Au courant du fleuve royal
Tu n'as pas, comme l'hirondelle
Qui rase son flot de crystal,
Rafraîchi le bout de ton aile.

Non! jamais ton rapide vol
N'a, comme les chastes abeilles,
Effleuré le sol natal, sol
Où fleurissent tant de merveilles!

C'est bien vainement que tu veux
Me baiser au front: joie amère!
Que n'as-tu touché les cheveux
De mon unique amour, ma mère?

Pourquoi chercher à m'enivrer
Des frais parfums de la prairie?
Oh! passe sans rien murmurer:
Tu ne viens pas de la patrie!



L'ARTISTE

AU REV. P. CHARLEBOIS

Il est seul au foyer avec son instrument
Qui tout à coup chante et s'enflamme,
Et, comme par magie au moindre attouchement,
Pour lui répondre prend une âme.

Son cœur s'épanche à flots. Il semble que ses doigts
Embrassent le clavier sonore
Et que toutes les clefs, résonnant à la fois,
Éclatent comme un chant d'aurore!

Quelle force de sons il faut au clavecin,
Oh! que de cordes pour tout rendre
Ce qui vibre parfois au fond du cœur humain:
Sublime ou simple, grave ou tendre!

L'hymne allège succède au glas de la douleur.
Tantôt c'est un cri de souffrance;
Tantôt chante l'amour: c'est la vie en sa fleur.
C'est l'arc-en-ciel de l'espérance!

Mais voilà que le ciel pâlit et le buisson
Se fane au souffle de l'automne:
C'est l'hiver! C'est la nuit! La mort fait sa moisson
Et de nos roses se couronne.

Puis insensiblement, vague comme l'espoir,
Indécises, mystérieuses,
Comme l'aube craintive ou l'étoile du soir,
Reviennent les notes joyeuses!

Elles se joignent deux à deux, groupes rieurs
Qui folâtraient et s'éparpillent.
Plus galement que l'enfant qui sourit sous ses pleurs,
Perles qui dans son œil scintillent.

Ah! c'est que dans nos cœurs, comme dans l'univers
Quelque secrète joie essuie
Les larmes de nos yeux: le tendre azur des airs
N'est que plus pur après la pluie.

Le premier beau soleil qui sourit au printemps
Nous ramène les hirondelles; (blancs)
Les fleurs qui sommeillaient sous leurs froids linceuls
Les ont rejetés loin d'elles.

Délicieux moments, ô jeunesse des jours!
O renouvellement magique!
Dans les nids et les cœurs quelles fraîches amours!
Et dans les airs quelle musique!

A cette vision des beaux jours d'autrefois,
L'instrument s'émeut et se livre
Aux élans du bonheur, prête sa pure voix
Au cœur que ce spectacle enivre.

O le sublime effort, la sainte passion
De l'âme qui laisse la terre!
Suprême et dernier mot à la création!
Touchante aurore du mystère!

Poème, où seule chante et rit la voix des sons,
Je comprends tes accords étranges:
Rien ne voile l'idée en tes douces chansons:
Ainsi parlent, chantent les anges!

Une lyre à ma main! Car ce que mon cœur sent
La parole ne peut le rendre.
Loin le poids qui retient, en son vol frémissant,
L'esprit quand il veut se répandre!

Que ma pensée, aussi libre que les oiseaux,
Ouvre comme eux ses blanches ailes,
Et s'exhale en accords, doux comme vos échos,
O chants des lyres éternelles!



GOUTTES DE ROSÉE

Gouttes de rosée,
Perles d'épousée,
D'où nous venez-vous?
Est-ce que l'aurore,
Quand le ciel se dore,
Vous pleure pour nous?

Sont-ce les étoiles
Qui de leurs longs voiles,
Leurs voiles d'azur,
Détachent ces pierres,
Tremblantes lumières,
Au reflet si pur?

Suave mystère
Qu'ignore la terre!
Seul l'œil de la nuit,

Voit, tout irisée,
Pleuvoir la rosée
Sur l'herbe qui luit.

Ah! comment vos charmes
Naîtraient-ils des larmes,
O gouttes de miel?
Non! la terre amère
N'est pas votre mère:
Vous tombez du ciel!

Du lis les corolles,
Blanches alvéoles,
Pour vous recueillir
S'ouvrent parfumées;
Ses fleurs ranimées
Semblent tressaillir.

Vous n'avez qu'une heure.
Dès que vous effleure
Le premier rayon,
La douce merveille,
Riante et vermeille,
Laisse le vallon.

Mais chaque brin d'herbe,
Radicuse gerbe,
Sous vos pleurs fleurit;
Toute la nature,
Que votre onde épure,
Un instant sourit!

UNE LETTRE

Une lettre! aimable courrier
Du cœur! Que de fois sur tes ailes
Tu m'apportas, comme un ramier,
De loin, de joyeuses nouvelles.

Depuis si longtemps séparé
De ceux que j'aime sur la terre,
Tu nous fus un lien sacré,—
Echange de vœux, de prière.

C'est qu'avec toi, je reprenais
De si charmantes causeries;
Un instant, tu me ramenait
Au foyer, près d'âmes chéries!

C'était alors, heureux moments!
Tout ce que rêve la tendresse:
Des souhaits, des embrassements,
De se revoir la douce ivresse!

Un mot seul, tracé d'une main,
M'en disait plus qu'un long poème.
Une feuille, une fleur, un rien
N'était-ce pas un bien suprême?

Je les conserverai longtemps
Tous ces trésors, en ma chambrette:
Ces premiers signes du printemps,
Ce brin d'herbe, cette violette.

Cette boucle, épi d'or glané
Par les doigts tremblants d'une mère
Au front riant d'un nouveau-né,
Ces longs cheveux blancs de mon père!

Mais comment franchis-tu mon seuil,
Aujourd'hui, messager de joie?
Tu reviens, messager de deuil!
Hélas! c'est la mort qui t'envoie....

Comme ma main tremble en brisant
Le sceau de l'enveloppe noire!
Je pense toucher un mourant,
Plus froid et pâle que l'ivoire!

Tu ne m'apportes plus de fleurs,
Mais la plume d'une colombe,
Des cheveux humides de pleurs,
Ce que l'amour prend à la tombe!

Oh! reste, dernier souvenir,
Malgré tes larmes, où repose
Chaque témoin de mon plaisir,
Comme l'épine avec la rose.

Car de l'homme c'est le destin:
Chaque allégresse de la vie,
Tel que s'assombrit le matin,
De douleur toujours est suivie.

LES NUAGES

Je viens souvent ici, sur la mousse des bois,
Demander aux forêts le repos et l'ombrage,
Entendre des oiseaux l'harmonieuse voix,
Sous les voûtes de feuillage.

Mollement étendu, le regard vers les cieux,
Je vois passer dans l'air des groupes de nuages:
Blancs cygnes de l'azur dont le vol gracieux
Fuit vers de lointaines plages.

Pourquoi ne puis-je prendre ainsi qu'eux mon essor
Vers les mondes anciens, la terre des prodiges,
Où d'empires fameux le temps conserve encor
D'impérissables vestiges!

Voir ces lieux enchantés qu'un printemps immortel
Embellit de fruits d'or, de fleurs éblouissantes;
M'endormir sous des cieux dont l'azur éternel
Berce nos douleurs blessantes!

Oh! il me semble alors que mon cœur en mon sein
Vibrerait tout à coup comme une douce lyre,
Ou tel que les flots qui frémissent, au matin,
Sous le souffle du zéphyre!

Que mon âme, en voyant les bords pleins desplendeur
Où, comme un astre d'or, rayonna le génie,
Déborderait soudain sous le poids du bonheur
D'ivresse et de poésie!

* * *

Mais non, je le sais bien, ces vœux tant caressés,
Tous ces souhaits si chers, ce rêve de ma vie,
O douleur! ne seront jamais réalisés. . . .
Ce n'est, hélas! qu'un songe et qu'une vaine envie!

Je ne contemplerai jamais l'immensité
De l'océan sans borne, où flottent tous ces mondes
Que fit surgir d'un mot celui dont la beauté
Se réfléchit sans tache en ce miroir des ondes.

Non, jamais le Vésuve au panache de feu,
Les Alpes aux sommets de neiges éternelles,
Gênes la magnifique et son golfe tout bleu,
Etoilé comme un ciel de flottantes nacelles.

Jamais Suez, Ophir riches d'or et d'encens,
Malaga couronné de grenades, d'oranges;
Naples, Hybla dansant au bruit de leurs volcans,
Les rives du Jourdain, les flots sacrés du Ganges;

Non jamais ces cités à l'antique splendeur,
Reines de l'aquilon, du couchant, de l'aurore,
N'éblouiront mes yeux, ne charmeront mon cœur,
Jamais ne me verront sur ces bords que j'adore!

Je ne foulerai pas les sublimes débris
Du cirque des Césars, l'immense Colisée
Dont l'arène jadis, mémorable parvis,
Fut du sang des martyrs tant de fois arrosée.

Je n'irai pas mêler mes pleurs au flot doré
Des fleuves étrangers de Tyr, de Babylone,
Et reposer mon cœur sous l'ombrage sacré
Des cèdres du Liban, d'une antique colonne.

Je ne gravirai point le sanglant Golgotha,
Montagne auguste en fruits de salut si féconde
Où, chargé d'une croix, un Dieu sauveur monta
Pour laver dans son sang tous les crimes du monde!

Et pourtant j'aurais tant aimé voir ces cités
Dont l'art a consacré l'immortelle victoire,
Tous ces palais détruits, mais encor visités
Par l'ombre du passé, fantôme de la gloire!

Je rêvais donc en vain ces rêves glorieux,
D'aller, ainsi que font de joyeuses abeilles,
Butiner maints trésors sur ces bords radieux,
Charmantes oasis de fleurs et de merveilles.

Je sens qu'il faut mourir sans avoir visité
Trônes, temples, forums, que je voulais connaître,
Mourir enseveli dans mon obscurité,
N'ayant vu d'autres cieux que ceux qui m'ont vu naître;

Sans autre vision que le doux idéal
De mes songes heureux, tel qu'autrefois Moïse
Voyant dans le lointain, au rayon matinal,
Briller les champs fleuris de la terre promise.

Mais, ô nuages, vous plus fortunés que moi,
En foule déployez vos ailes diaphanes!
O vifs coursiers des airs, puisque c'est votre loi,
Sans cesse promenez vos blanches caravanes!

* * *

Depuis que vous errez ainsi sous tous les cieux,
Que n'avez-vous pas vu sur nos sombres rivages?
Combien de nations, d'empires glorieux
Ont déjà disparu dans l'océan des âges!

Rien n'a pu résister à la marche du temps:
Le sceptre s'est rompu, la tour s'est écroulée:
La face de la terre, ainsi qu'au vert printemps,
De siècle en siècle s'est soudain renouvelée!

Car le grand destructeur, sous son souffle puissant,
Ne l'épargne pas plus que vos formes mobiles,
Quand dans les champs de l'air, l'aquilon rugissant
Roule, ô nuages d'or, vos tentures fragiles!

Mais, si le monde fume encor sous ses débris,
Les siècles écoulés n'ont pas marqué de rides
Sur votre front d'azur: vos voiles aux blancs plis
S'ouvrent comme autrefois, immenses et rapides.

Et, sans vous arrêter dans le bleu firmament,
Vous fuyez, plus légers que la blanche nacelle
Qui danse à l'horizon sur le flot écumant,
Où l'appelle en chantant le vent toujours fidèle;

Ou pleins de majesté, vous portez dans vos flancs,
Sous le noir pavillon de l'ombre et du mystère,
La foudre qui soudain éclate en traits brûlants,
Et Dieu lui-même quand il descend sur la terre!

Montez donc et volez de par delà les mers,
Couronnez de vapeurs les riantes collines:
Allez revoir encor ces lieux qui me sont chers,
Et quelquefois pleurez sur les grandes ruines

Le soir, rassemblez-vous tous aux portes du ciel:
Étincelants des feux du couchant, de l'aurore,
Formez d'or et de pourpre un trône à l'Éternel,
A la gloire du Dieu que la nature adore!

Et, sous ses pieds, soyez comme les flots d'encens
Qui parfument l'autel, plus purs que le dictame:
Hommage de nos cœurs, ineffables accents,
Doux et chastes parfums des prières de l'âme!

LE SOURIRE

Rien n'est plus beau que toi, Sourire,
Lorsque tu voles te poser,
Aussi léger que le zéphyre,
Sur des lèvres d'enfant, comme pour les baiser.

La bouche fraîche où tu reposes,
Suave fleur entre les fleurs,
S'épanouit comme les roses
Que l'aurore au matin inonde de ses pleurs.

Le jour donne moins de lumière
Après de ténébreuses nuits
Que ton apparition chère
N'apporte de rayons aux regards où tu luis:

L'expression se transfigure,
L'auréole de l'idéal
Semble illuminer la figure,
Telle une flamme fait resplendir le crystal.

Est-ce l'âme qui se révèle,
Reffet de la divinité,
Et qui sur notre chair mortelle
Ainsi que sur la cire imprime sa beauté?

Ta forme pure et diaphane
Annonce partout le bonheur;
Il semble que la joie émane
De toi, chaste Sourire, ineffable splendeur!

Tu chéris surtout l'innocence,
Couronnes les fronts enfantins,
Et comme ta seule présence
Pare d'un doux éclat la figure des Saints.

Dans le long exil de la terre,
Souvent nos yeux versent des pleurs,
Et, plus craintif qu'une chimère,
Tu désertes les traits que voilent les douleurs.

Mais, là-haut, tout chagrin expire:
Sur nos fronts alors, pur, joyeux,
Fleurira l'éternel Sourire,
Langage du bonheur et lumière des cieux.

C'EST LE PRINTEMPS

C'est le printemps, le doux printemps!
Tout va fleurir, tout va renaître.
Qui sait; sous leurs linceuls flottants,
Les morts nous souriront peut-être?

A chaque branche les bourgeons
En feuilles vont bientôt éclore:
Pleuvez sur ces tendres boutons,
O fraîches larmes de l'aurore!

Dans les brins d'herbe verdoyants
S'entr'ouvre l'œil des marguerites,
Et les papillons frémissants
Volent à leurs fleurs favorites.

L'oiseau revient bâtir ses nids
Avec la mousse et les fils qu'il tresse;
A sa voix, les bois rajeunis
Tressaillent soudain d'allégresse.

Quels sont les plus désespérés
Quand la terre de joie est ivre,
Les cieux pleins de rayons dorés,
Qui ne se prennent à revivre?

Comme la fleur sous le zéphyr,
Quelle est l'âme d'espoir ravie
Qui ne se sente épanouir
A ce puissant souffle de vie?

Béni sois-tu donc, ô Seigneur,
Qui fais qu'ici-bas tout renaisse
Et que même dans notre cœur
Refleurisse encor la jeunesse!

ÉLÉGIE

A LA MÉMOIRE DE CHARLES O'REILLY

Dédiée à sa Mère

Charles, ô Charles bien-aimé!

Vois, le joyeux printemps est éclos sur la terre.

Le gazon est tout parfumé,

Tout fleurit même au cimetière;

Au cimetière, où la douleur

Déposa ton cercueil et sa blanche couronne,

Quand tu tombas, ô frêle fleur,

Avec les feuilles de l'automne.

Mais depuis qu'un rayon des cieux

Descend sur ton tombeau—doux gage d'espérance—

Brillent-ils encore tes yeux

De leur éclair d'intelligence?

Lorsque sur ta fosse une fleur
Entr'ouvè sa corolle où le zéphyr se joue,
Dis, les roses de la pudeur
Fleurissent-elles sur ta joue?

Quand un oiseau mélodieux
Se pose sur ta croix pour exhaler sa flamme,
Le souvenir des jours heureux
S'éveille-t-il en ta belle âme?

Quand pour pleurer notre malheur
Les larmes de la nuit mouillent ta froide pierre,
Des pleurs de joie ou de douleur
S'échappent-ils de ta paupière?

Quand la brise errante du soir
T'apporte les parfums des suaves parterres,
De ton cœur, brûlant encensoir,
S'exhale-t-il quelques prières?

Et lorsque de joie et d'amour
La nature tressaille—harmonieuse lyre—
Ta bouche au gracieux contour
S'entr'ouvre-t-elle pour sourire?

Sur ta froide tombe est-ce en vain
Que le soleil répand ses torrents de lumière,
L'aube, les perles du matin,
L'ami, l'encens de sa prière?

Sous les rayons dorés de Mai,
Ne fleuriras-tu pas, aux lieux où tu reposes,
O cœur si pur — lis parfumé!
Avec les lilas et les roses?

Dans les étreintes de la mort,
Ta grâce, ta beauté se serait donc flétrie,
Ainsi que sous les coups du sort
Se fane la fleur de la vie?

Le sombre séjour des tombeaux
Ressemble-t-il autant à l'insondable abîme
De ce lac maudit, dont les flots
S'ouvriraient pour punir le crime?

L'azur du ciel s'égaie et rit,
La rive tout autour de pourpre se nuance;
Mais en ce gouffre tout périt:
Il n'est que mort, deuil et silence!....

Quels que soient maintenant tes traits
Dans le lit du trépas, toi, ma joie et ma gloire!
Ils sont encor tout aussi frais
Qu'à ton aurore, en ma mémoire.

Ah! je n'ai pas voulu te voir
Tel que la mort t'a fait: froid et pâle cadavre,
Plus morne que l'ombre du soir,
Dont le terne regard vous navre....

Non! je te conserve en mon cœur
Tel que je t'ai connu: ton œil plein de lumière,
Ton front tout riant de candeur,
Tes lèvres ne sachant que plaire!

Quel vide depuis ton départ
Dans les rangs de ceux dont tu fus l'ami, le frère!
Et quel impitoyable dard
Dans le cœur aimant de ta mère!

O Charles! depuis bien longtemps
Nous n'avons plus senti ton aimable présence!
Ne viendras-tu pas au printemps
Revoir tous tes amis d'enfance?

Saluer encore une fois
La lumière du jour si riante, si belle,
Et répondre à la tendre voix
De celle qui toujours t'appelle?

Ne reviendras-tu pas encor
Reprendre tes ébats sur l'herbe reverdie,
Ou te bercer sur les flots d'or
Au doux bruit de leur mélodie?

Que le ciel doit donc être beau!
Puisqu'il peut retenir captive dans sa sphère,
Comme en sa cage un faible oiseau,
Ton âme qui nous est si chère!

Oh! viens, pur esprit, apaiser
D'un regard nos soupirs, notre douleur amère!
Ange d'amour, viens d'un baiser
Essuyer les pleurs de ta mère!

LA VIERGE DU PARTERRE

A MON AMI T. D.**

Salut, divine image, ô Vierge du parterre!
Salut, ô lis du ciel, la plus belle des fleurs!
Comme autrefois je viens redire ma prière,
Et verser dans ton sein mes secrètes douleurs....

Oh! je reconnais bien la pelouse fleurie
Où l'essaim des enfants, à la chute du jour,
Allaient s'agenouiller et, l'âme recueillie,
A ta gloire chantaient leurs cantiques d'amour.

Ainsi que des oiseaux, en troupe harmonieuse,
A l'arbre paternel viennent se réunir,
Et, mollement bercés par la brise amoureuse,
Chantent longtemps encor, le soir, pour s'endormir.

Que j'aimais, au retour de la saison nouvelle
A me trouver au pied de ton trône de fleurs,
Que le lierre flexible, élégante dentelle,
Ornait de ses festons aux riantes couleurs!

La rose balançait ses coupes rougissantes
Comme des encensoirs chargés de doux encens,
Et les bardes ailés, sur les branciers naissantes,
Exhalaient dans les airs leurs suaves accents.

Que j'aimais à chercher une retraite ombreuse
Sous la sombre épaisseur de ton flottant berceau,
Quand les ardeurs du jour brûlaient la cour poudreuse,
Où mes compagnons poursuivaient le cerceau!

J'accourais m'abreuver à la source limpide,
Que ton pied fait jaillir du sol en blancs filets;
Et mes sueurs tombaient dans le cristal liquide,
Miroir qui renvoyait tes ineffables traits.

Que j'aimais à te voir quand l'astre du mystère,
Répandant sur les monts son éclat velouté,
Jetait sur ton front pâle un voile de lumière,
Et que tu bénissais ma tendre piété!

Longtemps je t'admirais, quand,—épreuve dernière!—
Sur ma lèvre expirait ma naïve oraison:
Vaincu par le sommeil, je fermais ma paupière,
Dormais comme en tes bras sur l'humide gazon.

Que j'aimais en ces lieux, aux jours tristes d'automne,
A pleurer les beautés de l'aimable printemps!
Feuille à feuille, arrachant les fleurs de sa couronne,
La nature semblait sourire plus longtemps.

L'astre du jour, couvert d'un voile de nuages,
En approchant de toi brillait de tous ses feux,
Et l'oiseau, dans son vol vers de lointaines plages,
Un instant s'arrêtait pour chanter ses adieux.

Exilé comme lui des lieux où mon enfance
Egayait chaque jour par de nouveaux bonheurs,
Je suis passé depuis, hélas! seul, sans défense,
Par des chemins semés d'épines et de pleurs.

Mais en te revoyant, doux ange de ma vie,
J'ai senti s'alléger le poids de ma douleur;
J'ai revu mon aurore en mon âme ravie:
Le ciel est tout-à-coup descendu dans mon cœur!

Oh! comment m'arracher à toi, Vierge si belle,
A ces lieux enchantés qui me font rajeunir?
Les jours sont si sereins à l'ombre de ton aile!
Jeune, ici je t'aimai, vieillard j'y veux mourir....

FLEURS DES BOIS

Petites fleurs des bois,
Etoiles des prairies,
Enfin je vous revois
Toujours fraîches, chéries!

Dès le premier rayon,
O gentilles fleurettes
Au regard si mignon,
Vous laissez vos cachettes.

Sans couleurs, sans apprêt,
Vous sortez de la mousse;
Mais l'on vous reconnaît
A votre senteur douce.

En votre négligé
Pourtant je vous préfère
Au safran orangé
A la tulipe fière.

Votre éclat, précurseur
De splendeur virginale,
Surpasse la douceur
De l'aube matinale.

Vous êtes du printemps
Les premiers doux sourires.
Avec vous, oh ! j'attends
Les oiseaux, les zéphyres !

De nouvelles amours
Dans les cœurs vont éclore :
O bonheur ! de beaux jours
Pour moi luiront encore !

LES PRINTEMPS

O doux printemps de la nature!
Saison du renouveau, des charmantes primeurs!
Ton souffle parfumé, plein de vagues rumeurs,
Rend aux sources des bois leur ravissant murmure.
C'est toi qui mets l'encens dans les coupes des fleurs
Et fais chanter les nids au sein de la verdure!

O riant printemps de la foi!
Tu ramènes le jour d'ivresse et d'espérance
Qui de l'humanité sonna la délivrance.
La terre gémissait frémissante d'effroi;
Mais le soleil divin de la tombe s'élança,
Et le monde revit en revoyant son roi!

O suave printemps de l'âme
Où tout aussi renaît après un long sommeil,
Chante et s'épanouit comme aux feux du soleil!
Oh! que le cœur joyeux te salue et t'acclame!
De l'aube de la vie éblouissant réveil,
Tu nous rends le passé, son bonheur et sa flamme!

Mystérieuse Trinité!
Du ciel et de la terre ineffable harmonie!
Quand sur le monde luit cette aurore bénie
Du temps et de la foi, quelle sérénité
S'épanche dans nos cœurs! Et l'âme rajeunie
Se sent sous le regard de la Divinité!

UNE BOUCLE DE CHEVEUX

A MA SŒUR

Qu'ai-je trouvé, Lize, ô ma sœur,
En ouvrant ta douce missive?
Comme je baise avec bonheur
Ce cher envoi d'une autre rive!

C'est une mèche de cheveux,
Boucle si soyeuse et si blonde!
Vient-elle d'un ange des cieux,
Ou bien d'un enfant de ce monde?

Ah! me dis-tu, tes tendres mains
L'ont furtivement dérobée
Au plus charmant des chérubins,
Fleur du ciel ici-bas tombée!

Rien de plus célestement pur,
Pour toi pas de plus belle chose
Que cet enfant aux yeux d'azur,
Aussi frais qu'un bouton de rose!

C'est ainsi que j'aime à le voir
Embelli par l'eau du baptême,
Souffle de ton âme, miroir
Où tu te reflètes toi-même.

Quand pour dire le plus doux nom,
S'ouvrira sa bouche vermeille,
Que le mien, suave chanson,
Charme avec le tien ton oreille.

Quand pourrai-je guider ses pas
Sur le vert gazon qui l'attire?
Bercer son sommeil dans mes bras,
En m'enivrant de son sourire?

Mais en attendant que de vœux!
Pour lui que de saintes tendresses,
De baisers sur ses blonds cheveux,
Dans mes rêves que de caresses!

EN MER

En mer, je ne verrai, disais-je, que l'azur
Des vagues et du ciel: quelle monotonie!

Mais un visage pur,
Une joue où la rose au blanc lis est unie,
Comme aux jardins d'Assur,
C'est encor, doux mystère!
Une fleur de la terre.

Souvent la brise apporte un chant mélodieux,
De frais éclats de rire, et je me crois à l'ombre
Des bocages joyeux.

Le flot soudain se tait; l'entrepont est moins sombre:
Je rêve radieux
Aux trilles des fauvettes
Egayant leurs retraites.

Les rayons du soleil, loin des tristes tombeaux,
Sortent du gouffre amer dont ils dorent l'écume
 Que plus purs et plus beaux;
Les étoiles, perçant l'épais voile de brume,
 Sont les mêmes flambeaux
 Dont l'éclair illumine,
 Sous l'arbre, ma chaumine.

Vous qui m'accompagnez, chastes oiseaux des mers,
N'êtes-vous pas l'essaim des aimantes pensées
 De ceux qui me sont chers ?
Ce sont leurs souvenirs, fidèles fiancées,
 Qui vont braver les airs,
 Pour me suivre sur l'onde
 Jusqu'au delà du monde.

Et toi, gai papillon, comme un doux messager,
Tu m'arrives de loin ! Es-tu le premier signe
 D'un pays étranger ?
Accours-tu m'apporter sur tes ailes de cygne
 Des parfums d'oranger,
 Ou sur la fleur puisée
 La goutte de rosée.

Un mât où le drapeau nous semble s'attacher,
Une voile qui couvre à l'ombre de son aile
Comme moi le nocher,
Oui! tout ce qui m'abrite et sous mes pieds chancelle,
C'est le toit, le clocher
Où va ma rêverie,
C'est encor la patrie!



LES FEUILLES MORTES

Les premiers souffles de l'automne
Glaçaient déjà le front des ombreuses forêts,
Et les fleurons de leur couronne
Roulaient sur le gazon, si parfumés et frais!

Les feuilles encor frémissantes
S'arrachaient à regret de leurs rians séjours,
Comme ces âmes gémissantes,
Pleurant sur des amis qu'on laisse pour toujours.

Ah! c'était bien leur triste plainte
Que les ailes du vent portaient jusqu'au ciel bleu,
Quand, dans une suprême étreinte,
Elles jetaient aux bois leur éternel adieu.

Mais c'est que, sur l'arbre posées,
Elles dormaient le soir dans de moëlleux berceaux!
Au matin, les blanches rosées
Les décoraient toujours de si brillants joyaux!

Pourtant leur beauté virginale
N'a pu fléchir le sort. Elles sont là gisant,
Couvertes de pourpre royale,
Étincelantes d'or, sous les pieds du passant. . . .

Hélas! comme ces belles mortes,
Que d'autres sont tombés! Vierges, adolescents
Aux fronts purs, joyeuses cohortes
Que conduit au tombeau la froide main du temps!

La terre s'engraisse des cendres
Que tout être ainsi mêle aux divers éléments.
On ne peut sur les gazons tendres
Faire un pas sans fouler de sacrés ossements.

Tout ce qui respire, ô mystère!
Doit mourir comme l'homme et le frère rameau:
Toutes les splendeurs de la terre
Ne sont que l'ornement d'un superbe tombeau.

Mais lorsque la brise bénie .
Du printemps reviendra, les forêts reprendront
Leur feuillage et leur harmonie,
Et les cœurs, d'allégresse et d'amour, frémiront.

Un jour aussi la triste tombe,
Sous le souffle divin, semblera s'attendrir,
Et les corps, comme la colombe,
S'envoleront aux cieux pour ne jamais mourir.

L'ARBRE DU TORRENT

Voilà que l'arbre du torrent,
L'arbre qui si souvent ma prêté son ombrage,
Sous le souffle glacé du vent,
Dans une seule nuit, a jauni son feuillage!

Hier encore jusqu'au ciel,
Couronné de verdure, il élevait sa tête;
Les oiseaux, d'un air solennel,
Sur ses branches, chantaient, comme en un jour de fête.

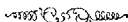
C'en est fait! l'espoir du printemps,
Lui, l'enfant tant aimé de la riche nature,
De la faux cruelle du temps
A déjà ressenti la mortelle blessure!

Cependant dans les alentours,
Le svelte peuplier, le riant sycomore
Du zéphyre font les amours,
Et, sur leurs verts rameaux, l'oiseau gazouille encore.

Seul hélas! mon arbre chéri,
Plus tendre que tout autre, a senti la froidure:
Comme mon cœur endolori,
Il est désolé, triste et sans aucun murmure....

J'eus aussi, moi, mes beaux instants;
Je portais haut mon front rayonnant d'allégresse,
Et buvais avec de doux chants
Aux coupes du plaisir l'espérance et l'ivresse.

Mais les mauvais jours sont venus:
Le bonheur s'est enfui, l'amitié me délaisse,
Et, loin de ceux que je connus,
Aujourd'hui, mon âme est en proie à la tristesse...



PREMIERES NEIGES

Voilà que, cette nuit, la terre s'est voilée
D'une blancheur immaculée!
Regardez ce tapis moelleux,
Qui, comme la toison de la brebis sans tache,
Sous son éclatant tissu, cache
La sombre nudité des prés silencieux:
On dirait le parvis d'albâtre
D'un temple où marche seule une troupe folâtre
D'enfants purs ou d'anges des cieux!

Et pourtant tout était comme mort dans les plaines,
Et, sous les glaciales haleines,
Hier, les arbres effeuillés
Tordaient leurs longs bras nus ainsi que des squelettes.
Mais le son joyeux des clochettes
Retentit, ce matin, au cou des coursiers;
Et sur les campagnes si belles
De célestes esprits ont secoué leurs ailes,
Mis des fleurs aux bois dépouillés.

Qu'elle est belle la terre! aimable, ravissante
Avec sa robe éblouissante!
Elle est plus fraîche que l'enfant
Qui sommeille, noyé dans des flots de dentelle!
Plus pure que la jouvencelle
Qui, dans les prés fleuris, conduit l'agneau broutant!
Plus belle que l'ange candide
Qui, de sa douce main, vers le ciel d'azur, guide
L'âme d'un pécheur repentant.

Tombez, ô blancs flocons, comme au printemps tu
Plume soyeuse des colombes! [tombes,]
Tombez au souffle matinal,
Tombez en tourbillons de claires étincelles,
O trésors des neiges nouvelles!
C'est l'hiver! Recouvrez d'un voile virginal
La nature qui se repose,
Comme l'épouse dort sur les feuilles de rose
Qui parent le lit nuptial.

TRISTESSE

Ah! que l'heure présente est sombre
Et comme tout se voile d'ombre!
La terre sous son linceul dort,
Le vent pleure dans le nid vide
Et le soleil est plus livide
Que la face d'un mort!

Le deuil enveloppe mon âme
Et je me sens, comme une femme,
Faible à porter tant de douleur!
Ma tête, que rien ne soulage,
Penche ainsi que pendant l'orage
Penche la frêle fleur.

C'est l'heure où la joie agonise,
Comme meurt sous la froide bise
La fraîche rose du printemps!
C'est l'heure des blanches gelées,
Des illusions envolées,
L'adieu des jeunes ans!

Mais quel œil qui ne cherche encore
L'étoile ou des lueurs d'aurore,
Même dans un ciel aussi noir?
Dieu soit béni! j'ai vu sourire
L'azur et, dans mon âme, luire
Comme un rayon d'espoir!



MON ALBUM

C'est le premier de l'an: et je suis loin des miens!
Comme aujourd'hui vers eux s'envolent mes pensées,
Plus vite que l'oiseau qui brise ses liens!
Oh! que ne puis-je ouïr leurs tendres entretiens,
Sentir battre leurs cœurs, voir leurs larmes versées!

Mais pendant qu'au foyer les réunit l'amour,
Ma main ouvre l'album où sourit leur image:
Du parent à l'ami, je passe tour à tour
Et je cause avec eux, les revois, tout le jour,
Et mon plus doux baiser s'imprime à chaque page.

Je tourne la première: ô père, c'est bien vous!
A vos pieds vos enfants accourent à cette heure:
Bénissez votre aîné, je tombe à vos genoux!
Qui s'attache à vos bras avec des yeux si doux?
Ah! c'est ma mère qui, songeant aux absents, pleure...

Vous étiez jeune alors, couple que Dieu bénit;
Les rides sur vos fronts depuis se sont creusées.
Si la blancheur du lis au feu du jour ternit,
Votre âme à nos regards toujours se rajeunit
Et s'épanouit sous d'éternelles rosées.

Quelqu'un dans ce vallon sous l'arbre a fredonné
Et foule à pas légers la pelouse fleurie,
Agitant son chapeau de feuilles couronné:
Louis! mon frère, le seul que le ciel m'ait donné
Et qui fut le premier à me suivre en la vie!

Avec lui que de fois, sur le même oreiller,
Las de courses, de jeux, alors que le jour tombe,
L'ange des calmes nuits nous prit à sommeiller!
Hélas! qui donc pourra maintenant l'éveiller,
Depuis qu'il m'a laissé pour dormir dans la tombe?

A la page qui suit voici venir mes sœurs:
Jeunes filles d'abord, puis une fiancée.
Ah! je vous reconnais sous vos fraîches couleurs
Et vos cheveux au vent, comme un bouquet de fleurs,
Vous tenant tendrement, l'une à l'autre enlacée.

Votre douce image est celle de mon printemps.
Vous souvient-il de cette fraîche aurore,
Quand tout nous souriait, que nous étions enfants,
Qu'aux champs, dans le jardin, nous courions tout le
[temps?]
Dans ces joyeux sentiers, repasserai-je encore?

Pourquoi sous le flot clair faut-il frapper l'écueil?
Pourquoi les jours de joie ont-ils leurs nuits d'épreuve?
O ma sœur, je te vois pleurer sur un cercueil;
Ton long voile de noce, est un voile de deuil,
Et l'épouse aujourd'hui, hélas! est une veuve!

Assez de deuil! il faut un rayon de soleil
A mon cœur attristé: le voilà! je feuillette
Et tout à coup paraît, souriant et vermeil,
Un blond groupe d'enfants à mes sœurs si pareil:
Viens, ô gai chérubin, viens rieuse fillette!

Louise et Lionel comme vous voilà grands!
Vous l'avez oublié, mais je me le rappelle,
Le moment où ma main guidait vos pas tremblants.
Lorette, Yvonne, bien! levez vos voiles blancs
Qui cachent vos beaux yeux et votre âme plus belle.

Que me veux tu Bernard, avec ton œil surpris,
Ta bouche rose ouverte? Appelles-tu ton père?
Et toi folâtre Yvon comme toujours tu ris!
Ne vous envolerez pas, même au ciel, mes chéris,
Attendez-moi: bientôt j'irai vous voir, j'espère.

J'ai fermé le volume, et je me ressouviens . . .
Amis, je vous revois en mon âme ravie
Aussi fidèlement qu'au livre que je tiens,
Et, renouant ainsi les plus tendres liens,
Je revis le passé, les beaux jours de ma vie!

A l'horizon doré, comme un navire en feu,
Le soleil disparaît; de pourpre nuancée,
La première journée au monde dit adieu:
Puisse un de ses rayons porter mes chants à Dieu,
A ceux qui me sont chers, ma dernière pensée!

LEONIE

Fraîche à son matin comme un rayon d'aurore,
Pure comme la blanche fleur,
Joyeuse comme un chant d'oiseau dans l'air sonore,
La blonde Léonie, heureuse, enfant encore,
Se berçait d'espoir de bonheur.

Elle n'avait reçu que baisers et caresses,
Reposé que dans un berceau.
Et voilà que la mort a fini ses ivresses . . .
Et pour ce corps si blanc, pour ces soyeuses tresses,
Il ne reste plus qu'un tombeau!

Pourtant en son sommeil, sur sa couche mortelle,
Elle semble sourire encor.
L'affreux trépas n'a fait qu'effleurer de son aile
Cette tête charmante et la rendre plus belle,
Sous sa couronne aux boucles d'or.

O terre sombre et nue, en ton sein je dépose
Ce frêle objet de notre amour.
Oh! ne presse pas trop sa paupière mi-close:
Car, malgré sa paleur, elle est sœur de la rose
Et, comme elle, n'a vu qu'un jour.

Ne laisse pas sa tombe en oubli, désolée,
Scènes de suprêmes douleurs.
Qu'elle soit, en ces jours d'hiver, toute voilée
D'un linceuil de frimas, de neige immaculée,
Au printemps des plus fraîches fleurs.

Veille amoureusement sur sa chaste dépouille:
Garde nous longtemps sa beauté
Et défends ce trésor des vers et de la rouille.
Que la corruption, hélas! jamais ne souille
Tant de grâce et de pureté.

Fais-lui pour reposer un doux nid sous la pierre,
Et qu'un chaud rayon de soleil,
Dans la nuit du tombeau, la réchauffe et l'éclaire
Pour qu'elle dorme ainsi, comme au sein de sa mère,
Jusqu'à l'heure du grand réveil.

L'HIVER

Quand à la pluie enfin succède la gelée,
Que sous le souffle des hivers
La terre est toute constellée,
Comme éblouissante d'éclairs,

Et que la neige à l'arbre a tendu ses dentelles,
Oh! comme tout est virginal
Et que nos campagnes sont belles
Sous leur parure de cristal!

Jamais marbres polis, marbres où l'on se mire,
N'ont éclipsé le pur miroir
De nos glaces où viennent luire
Les blanches étoiles du soir!

Les forêts au soleil paraissent enchantées
Où l'œil vit-il des bois plus beaux
Que ces ramures argentées
Qu'incline le poids des bijoux?

O floraison de givre où perlent les rosées,
Chastes aigrettes de saphir
A l'aurore tout irisées,
Quel souffle vous a fait fleurir?

L'œil ébloui prendrait, étincelants trophées,
Vos prismes pour les colliers
Que, surprises, de jeunes fées
Auraient laissés sur nos halliers.

Canada, ma patrie, ô riante contrée,
L'hiver ainsi que le printemps
Te voit également parée
Ou de fleurs ou de diamants!

Quand les charmants buissons où gazouillent les merles
Perdent leur fraîcheur, le frimas
Suspend des chapelets de perles
A nos rosiers, à nos lilas.

Qu'elle est riche la terre où germent tant de choses!

La brise n'est que pureté,
Son haleine embaume les roses,
Fait épanouir la beauté!

Pour fouler le tapis de claires étincelles

Qui, le jour, étoilent nos champs
Il nous faudrait de blanches ailes
Ou l'innocence des enfants,

O toi, qui fis si beau ce petit coin de terre,

Donne encore à ses fils, Seigneur,
La noblesse de caractère
Et la virginité du cœur.

Que les âmes y soient pures comme la neige

Qui couronne nos hauts glaciers
Et que l'honneur toujours protège
La sainteté de nos foyers!

LA NEIGE

La terre est toute blanche,
Comme le lis qui penche
Son calice aux parfums si doux.
Cire pure des cierges,
Chaste voiles des vierges
Oh! devant elle, qu'êtes vous?

Un long manteau d'hermine
Sur sa forme divine
Se déroule en plis délicats;
Et sur son front rayonne
La plus belle couronne:
De fines perles de frimas!

Sous la neige venue
Des hauteurs de la nue,
Sous cette éclatante blancheur,
Son regard étincelle,
Son âme se révèle
En sourire, éclair de bonheur!

Où va-t-elle parée
De sa blanche livrée?
Serait-ce de l'Époux du ciel
La fraîche fiancée
Que l'amour empressée,
Dès l'aurore, amène à l'autel?

Oh! rien, rien qui surpasse,
Qui, dans ce monde, efface
Les charmes de la pureté!
Virginale parure
Qu'un jour à la nature
Prête l'éternelle Beauté!...

SUR MES GENOUX

A MA PETITE SŒUR

Ma Louisa, ma petite blonde,
Oh ! viens t'asseoir sur mes genoux
Que je te berce comme l'onde
Berce le cygne au chant si doux !

Laisse errer mes mains caressantes
Sur ton cou, dans tes boucles d'or,
Et qu'aussi mes lèvres aimantes
Sur ton front se posent encor.

Car vois-tu, bientôt, ma mignonne,
Ton frère en pleurs va te laisser.
Et le baiser que je te donne,
Ah! c'est bien mon dernier baiser!

Tiens! à mon départ tu t'opposes?
Mais en vain tes deux petits bras,
Ainsi que des chaînes de roses
Tentent de retenir mes pas.

J'entends une voix qui m'appelle,
Le ciel me dit de tout quitter:
Il faut donc se dire, ô ma belle,
Un long adieu sans s'attrister.

Mais toujours ta céleste image
Flottera dans mon souvenir,
Et ton gracieux babillage
De loin viendra me réjouir

Sur mes genoux, saute en cadence,
Chante de ta plus fraîche voix,
O ma sœur, ange d'innocence,
Car c'est pour la dernière fois!

LE SOLEIL EN MER

AU REV. J. LESAGE

Vous êtes-vous jamais trouvé seul sur les mers?
Était-ce loin des bords, au souffle des tempêtes?
Voyiez-vous sous vos pieds les abîmes amers
Et la coupole bleue audessus de vos têtes?

Avez-vous, au milieu de ces deux infinis
Qui semblent s'embrasser, vu surgir dans l'espace
L'astre du jour aux feux plus purs et rajeunis,
Laisant derrière lui sa lumineuse trace?

Rien n'arrête ses pas sur l'humide élément.
Aucun mont devant lui n'élève de barrière,
Et comme il monte aux cieux majestueusement!
Jamais ainsi vainqueur n'entra dans sa carrière.

Tel le regard de Dieu perce l'éternité,
Le soleil radieux de l'éclat de sa gloire
Inonde l'océan, remplit l'immensité,
Et les airs réjouis exaltent sa victoire,

Tout prend des teintes d'or, et l'on semble voguer
Vers un monde nouveau sur des flots de lumière.
Devant l'astre qui vient au ciel se prodiguer,
Chaque vague s'incline, exhale sa prière! . . .

O terrestres splendeurs, chaste éblouissement,
Vous êtes un éclair qui soudainement dore
Les ombres d'ici-bas. Et l'œil croit, un moment,
Entrevoir les clartés de l'éternelle aurore!

Que vous agrandissez nos étroits horizons,
O soleil sur les mers! Et que vos traits de flamme
Ainsi que sur les eaux s'impriment vos rayons,
Gravent de l'infini l'image dans notre âme!

MON LIS

A l'aurore, quelle rosée
Te couvre, ô lis, ma blanche fleur!
Quelle tiède pluie amassée
Dans ton calice, dans ton cœur!

Comme tes corolles d'opale
Exhalent un suave encens!
Et comme sur chaque pétale
Etincellent des diamants!

Un ange dans sa pure ivresse
A-t-il laissé tomber des cieux,
Ainsi qu'une tendre caresse,
Ses doux pleurs sur tes plis soyeux?

Que ta fraîcheur est ravissante!
Oh! crains un soleil trop changeant:
Vite, ô ma fleur éblouissante,
Referme ta coupe d'argent.

Mais voilà que la flamme ardente
A bu le céleste élixir,
Et la fleur, pâle, languissante,
Se penche déjà pour mourir....

Que j'en ai vu de ces fleurs blanches,
Pleines de grâce et de candeur,
S'épanouissant sur leurs branches,
Comme un sourire de bonheur!

Ames, chefs-d'œuvre d'innocence,
Chaste floraison de l'autel,
Purs regards dont la tranparence
Reflétait l'image du ciel!

Mais, hélas! trop vite exposées
Aux feux du plaisir séducteur,
Ces fleurs, sans célestes rosées,
Sont bientôt mortes de langueur...

O fleurs virginales, fanées
Au soir de votre premier jour;
Ames candides, profanées
Quand vous souriez à l'amour!

Votre beauté sitôt flétrie
M'accable d'une âpre douleur;
Je pleure, en mon âme attendrie,
Votre irréparable malheur!

Et je ne puis plus voir l'enfance,
En sa printanière fraîcheur,
Sans que je frémisses d'avance
Sur la perte de son bonheur.

O blonds chérubins, têtes d'ange,
Reflète de la divinité,
Bientôt la plus impure fange
Souillera tant de pureté!

Vous traînerez vos blanches ailes,
Impuissants à prendre l'essor,
Vers les régions éternelles,
Où pour vous brille un trône d'or.

Alors sur vos lèvres de rose,
Plus de sourires gracieux,
Et sur vos fronts, déjà se pose
Du vice les traits odieux . . .

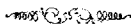
Hélas! que de beautés souillées!
Que de rians espoirs déçus!
Que de fraîches fleurs effeuillées,
Belles à parer les élus!

Seigneur, si votre main moissonne
Les germes et les fruits naissants,
Si le crime prend la couronne
Qui pare le front des enfants,

Où reposer sur cette terre,
Qu'attristent déjà tant d'horreurs,
La désolation amère
De nos regards et de nos cœurs?

Dieu! Sur cette triste vallée,
Gardez donc aux lis adorants
Et leur blancheur immaculée
Et tous leurs parfums enivrants.

Oh! gardez surtout à l'enfance,
L'éclair rayonnant de ses yeux,
Les charmes de son innocence,
Son sourire qui vient des cieux!



LES ALPES

Où m'emportes-tu donc, ô brise d'Italie?
La plaine est déjà loin et j'approche des cieux :
Alpes, enfin je vais vous voir ! La nuit déplie
Son voile, mais demain tout sera radieux !

Après les monuments de la Grèce et de Rome
Qui paraissent si grands et qui valent si peu,
Colonnes, dômes, tours, derniers efforts de l'homme,
Ah ! voyons les œuvres de Dieu !

Quel autre amphithéâtre arrondit ses arcades
Ainsi qu'ondule au loin la chaîne de ces monts ?
Où l'œil humain jamais vit-il des colonnades
Pareilles à ces pins aux superbes festons ?

Qu'êtes vous Panthéon, antiques Pyramides,
A côté de glaciers qui menacent l'azur?
Fontaines de porphyre et vous, bassins humides,
Près de torrents au flot si pur?

Voici les réservoirs d'où les fleuves d'Europe
S'épanchent, ébranlant les bases des rochers,
Les voiles de nuage où l'éclair s'enveloppe
Avant que d'éclater sur les arbres penchés.

Salut! sombre séjour de l'esprit des tempêtes,
Aire de l'avalanche au terrible réveil,
Nid de l'aigle perché sur ces immenses crêtes,
Comme pour braver le soleil!

O montagnes, la neige est votre chevelure—
Des ans blanche couronne!—et chaque cavité,
Creusant comme une ride à votre face dure,
Y burine votre âge: siècles, éternité!

Pourtant la fleur sourit au bord de vos abîmes,
Comme une claire étoile au milieu de la nuit;
Et des grandes cités, sur vos hauteurs sublimes,
Tout à coup expire le bruit.

Dans l'insondable azur, vous portez votre tête:
Est-ce pour écouter les concerts solennels
De la céleste sphère? Ah! rien, là-haut, n'arrête,
Entre elle et vous, vos chants, colloques éternels!

Oh! que ne puis-je un jour m'arrêter sur ces cimes,
Brillantes de splendeur et de sérénité,
Pour m'enivrer longtemps de délices intimes,
De silence et de pureté!

Je n'ai fait que fouler leur neige virginale,
Boire à leurs fraîches eaux et cueillir quelques fleurs,
Ouvrées sur ma route, et déjà la rafale
Me rapporte à la terre, au vallon des douleurs.

Mais un instant j'ai pu sentir la brise pure
De ces sommets altiers. Si près du dôme bleu,
Mon oreille a compris les voix de la nature,
Et j'ai cru monter jusqu'à Dieu!

MES POETES

Que je vous aime, ô mes poètes,
Et vos chants dérobés à la lyre des cieux!
Ah! comme vos bonheurs et vos peines secrètes
Résonnent dans mon âme, échos harmonieux!

Combien de fois j'ai fui la foule
Afin de me trouver seul à seul avec vous!
Pour entendre longtemps votre voix qui roucoule,
Mieux que l'oiseau, des chants si pénétrants et doux!

Vainement le monde frivole
Cherche à me captiver: toujours vers vous j'accours,
O doux consolateurs, plus vite que s'envole
L'hirondelle légère au nid de ses amours.

Comme se balance l'abeille
Sur le velours des fleurs en s'enivrant de miel,
Je berce mes ennuis, quand votre voix s'éveille,
Sur des flots d'harmonie et crois ouïr le ciel!

Il fait si bon de vous relire
Dans quelque retraite où rien ne peut nous troubler,
Si ce n'est que le vent qui se plaint et soupire,
Et, sous l'ombre des bois, semble vous appeler!

Au monde vous prêtez une âme.
Tout vit quand vous parlez: la nuit verse ses pleurs,
L'étoile au ciel bleu ceint sa couronne de flamme,
Et la terre s'endort sous ses berceaux en fleurs.

Au gai réveil de la nature,
La brise épand sa joie en suaves accords,
L'oiseau bénit le jour sous la verte ramure
Et la vague des mers vient caresser ses bords.

Oui! toute chose prend une aile
Par votre doux génie, étincelle des cieux;
De l'homme vous rendez la pensée immortelle
Quand vous la cadencez en sons mélodieux.

Vous touchez à peine la terre.
Aux célestes concerts, vous mêlez votre chant,
Comme l'aigle emportant sa victime en son aire,
Vous m'enlevez aux cieux, éperdu, triomphant.

Prêtez-moi votre voix sacrée
Pour exhaler mon âme en éternels soupirs.
Comment rendrai-je sans votre langue inspirée
Tout ce qui dans mon cœur n'est que vagues désirs?

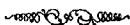
Mais vos glorieuses phalanges
Nous conservent encore un reste de ce feu
Dont la flamme là-haut embrase les archanges
Et qui faisait frémir le barde devant Dieu!

Vous ravissez notre pensée
Dans le monde enchanté des songes et des ris;
Mon âme que de fois par vos hymnes bercée
S'endormit en rêvant à ses rêves chéris!

La colombe mystérieuse
Des célestes hauteurs semblait descendre encor
Et secouer sur moi son aile harmonieuse,
Plus douce que l'écho lointain des harpes d'or.

De l'Esprit la flamme divine
Sur mon front s'inprimait en lumineux sillon
Et, Moïse nouveau que le ciel prédestine,
Comme lui me marquait d'un immortel rayon.

Songes dont je suis encore ivre,
Que vos riants espoirs à mon âme sont doux!
O poètes aimés, que je voudrais vous suivre,
Ne fût-ce que de loin et chanter comme vous!



LE CREPUSCULE

La nuit descend sur la terre.
Un bandeau de pourpre et d'or
A l'horizon flotte encor.
Heure pleine de mystère!
La lune au disque argenté
Déroule sur chaque chose,
Comme un voile de beauté.
Un souffle, aux cieux emprunté,
Plus parfumé que la rose,
Fait tout frémir de plaisir.
Quelle splendeur éclatante!
Tout semble ici dans l'attente:
Qui donc va venir?

L'étoile dans le silence
Pleure ses larmes d'amour.
Au loin de l'hymne du jour
Meurt la pieuse cadence.
L'oiseau, par le frais zéphyr
Bercé, dort dans la rosée;
Et la vague de saphyr
Etouffe son doux soupir
Sur la rive caressée.
Pas un bruit ne vient troubler
Cette solennelle veille,
La terre prête l'oreille:
Qui donc va parler?

Partout quels suprêmes charmes!
Incomparable douceur
Qui pénètre jusqu'au cœur
Et met dans les yeux des larmes!
L'âme goûte le repos,
Baume de sa lassitude,
Vrai songe du ciel, éclos
Sur la terre des tombeaux!
Dieu! n'est-ce pas le prélude
Qui m'invite à me mêler

A vos fêtes éternelles?

Anges, prêtez-moi vos ailes,

Je veux m'envoler!



SEUL

Je ne suis jamais moins seul
Que lorsque je suis seul. Les vains bruits de la foule
Me glacent tant le cœur ! c'est comme un froid linceul
Que la main de la mort sur la tombe déroule.

Comment ne pas te chérir,
O sainte solitude où le fracas du monde,
Orage menaçant, sur ton seuil vient mourir ?
Toi, si pleine de chants et de paix si profonde !

Je t'aime comme l'oiseau
Aime le nid où chante une voix bien-aimée,
Comme le cygne blanc, le limpide ruisseau
Et l'abeille au printemps, sa ruche parfumée.

Sous tes humbles murs, j'accours
Chercher bonheur, repos et tout ce qui délasse.
Ici, je me sens vivre; ici, j'entends toujours
Ces ravissants concerts qui flottent dans l'espace.

La nature a mille voix,
Accords mélodieux, qui montent jusqu'à l'âme,
Comme un écho du ciel; et je pense parfois
Des anges entrevoir l'aile de vive flamme.

Qu'il est beau, mystérieux,
Le langage muet qu'ainsi qu'une prière
Murmurent constamment l'étoile dans les cieux,
Et tout ce qui respire et qui bruit sur la terre!

Bruits aux confuses rumeurs,
Pleins d'accords éclatants et d'hymnes triomphales,
Vibrant tantôt pareils à ces vastes clameurs
Qu'en des grands jours de fête emportent les rafales.

Puis soudain calme profond,
Partout, comme au désert, ineffable silence,
Versant au cœur l'oubli de ses maux, et qui font,
Sur les plus sombres fronts, resplendir l'espérance.

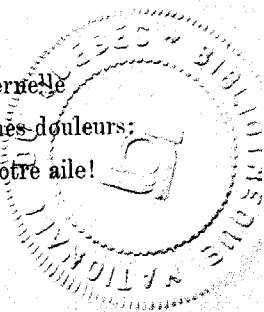
Combien il est doux alors
D'abandonner au cours des flots sa rêverie,
De se sentir bercer par ces divins accords!
L'âme laisse la terre, et, se recueillant, prie....

O moments délicieux!
Intime causerie, inexprimable extase,
Où le cœur se répand en cantiques joyeux,
Comme le flot doré qui s'épanche du vase!

Et vous, mes chers souvenirs,
En mon sein endormis, voilà l'heure bénie
Où vous vous éveillez, plus frais que les zéphyr,
Evoquant le passé: jouissance infinie!

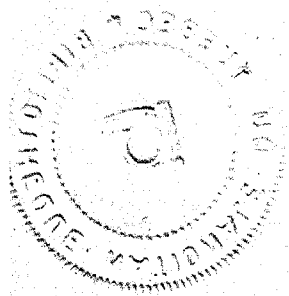
Venez, parlez-moi longtemps
De ces jours disparus, de mes jeunes années,
Aurore du bonheur, sourire du printemps,
Si belles, ô mon Dieu! mais aujourd'hui fanées!

Oui parlez-moi, mais sans pleurs.
Comme chante, le soir, une voix maternelle
Pour endormir l'enfance, endormez mes douleurs;
Ange des souvenirs, bercez moi sur votre aile!



Et vous, n'approchez jamais,
Rires fous de l'orgie et blasphèmes du doute.
Ici laissez-moi seul avec ceux que j'aimais;
Oh! taisez-vous! Dieu parle: en silence j'écoute....

— 1852 —



RESEDA

O délicieuse surprise!
Ce matin, quel joyeux réveil!
Mon réséda frais et vermeil
M'embaume de sa fleur exquise!

Enfin est fini son sommeil.
Quand tout dort, glacé par la bise,
Sa soyeuse grappe s'irise,
Au premier rayon de soleil.

Tout l'hiver, ô plante adorée,
Ma main, à ta tige altérée,
Donna l'onde et les feux du ciel.

Maintenant, répands ton arôme,
Tes parfums doux comme le baume,
Plus purs que l'encens de l'autel!

SALUT

A RIGAUD

Il faut quitter l'asile où coula mon enfance.
Là comme un lis aimé du ciel,
Croissant à l'ombre de l'autel,
J'ai vu fleurir mon innocence:
Adieu, sanctuaire de paix
Où tout me souriait d'ineffables attraits.

Adieu, charmant séjour de la verte montagne,
Salut à tes ombrages frais
Que je ne reverrai jamais!
Salut à tes riches campagnes!
Mes doux plaisirs vont se tarir:
Ils ne seront bientôt qu'un tendre souvenir,

Aimables compagnons, ô mes amis fidèles,
Vous qui fûtes tous mes amours,
Adieu! sans vous plus de beaux jours.
Salut, mes blanches cascadelettes,
Joyeux échos de mon bonheur,
En vous quittant, lieux chers, je vous laisse mon cœur.

LES HIRONDELLES

Le printemps sourit à la terre,
Le ciel plus pur, avec ses pleurs.
Répand des torrents de lumière:
Et la plaine, triste naguère,
Semble une corbeille de fleurs.

Déjà sur la branche fleurie,
L'oiseau porte des fils soyeux
Et des brins de mousse flétrie
Pour dresser sa tente chérie,
D'où s'élancent des cris joyeux.

Vous seules, ô mes hirondelles,
N'êtes pas encor de retour.
Ne me seriez-vous plus fidèles?
Pourtant les sources sont si belles
Et si radieux est le jour!

Jamais une balle assassine
Ne porta dans votre séjour
L'affliction et la ruine;
C'est là que ma main vous destine
Les caresses de mon amour.

L'homme vous aime et vous révère.
Vous êtes libres en tout lieu.
Vos nids pendent à la chaumière
Et partout la voix populaire
Vous nomme les "oiseaux de Dieu."

Car, lorsque sur la croix sanglante
Mourait, trahi par l'amitié,
Jésus, la victime innocente,
Seules, à sa plainte expirante,
Vous vous émûtes de pitié.

On dit qu'alors, sombre, chagrine,
Une légion de vos sœurs
Brisait la couronne d'épine
Qui perçait la face divine
Et de l'aile essuyait ses pleurs,

Et que, ranimant sa faiblesse,
Le Sauveur, avant leur départ,
D'une parole de tendresse
Daigna consoler leur tristesse,
Les bénir d'un dernier regard.

Et depuis, ô troupes charmantes,
Vous ne redoutez plus nos coups.
Aux cieux, vous volez triomphantes,
Et malheur aux mains malfaisantes
Qui blessent l'une d'entre vous!

Laissez donc vos lointains rivages,
Suspendez ici votre vol,
Roucoulez vos plus gais ramages,
Disparaissez dans les nuages,
Puis revenez raser le sol.

J'aime tant ce riant dédale
Qu'en votre gracieux essor
Vous tracez avec la rafale,
Lorsque l'aurore matinale
Dans les airs vous ramène encor!

Mais en vain ma vue anxieuse
Vous demande depuis longtemps :
Au ciel pas d'aile voyageuse
Ne distrait mon âme rêveuse :
Ne tardez plus, je vous attends!

LES DEUX JUMEAUX

Ils jouaient, ensemble, rieurs,
Effeuillant les lis et les roses,
Et courant après mille choses:
Deux blancs papillons sur les fleurs!

Ils mangeaient ensemble, tout avides
De goûter un fruit, un gâteau
De boire le lait comme l'eau:
Deux cygnes sur les flots limpides

Ils priaient ensemble, pieux.
Mains jointes, yeux baissés; leur âme
Offrait au ciel sa douce flamme:
Deux anges présentant leurs vœux!

Et dans leur doux berceau qui penche,
Ils dormaient ensemble si frais!
Ravissants de grâce et d'attraits:
Deux roses sur la même branche!

Mais un jour, hélas! vint la mort
Devant qui tout pâlit et tremble.....
Oh! ne pleurez pas sur leur sort:
Ils sont là-haut heureux ensemble!



TOUT CHANTE

Oh! tout chante dans mon âme,
Comme un luth mélodieux.
Tout prend des ailes de flamme
Et m'élève vers les cieux!

Entendez-vous sur la terre,
Dans les célestes hauteurs,
Ces voix pleines de mystère,
Ces ineffables rumeurs?

L'hirondelle, de l'aurore
Redit le brillant réveil,
Et la cascade sonore
Bondit aux feux du soleil.

L'airain sacré dans l'air prie
Et sanglotte tour à tour
L'abeille à la rose fleurie .
Bourdoane son chant d'amour.

Les fraîches brises soupirent
Dans les branches des ormeaux.
Et les flots du lac expirent
Sur le lit vert des roseaux.

La blanche rosée essuie
Des fleurs le calice pur;
L'insecte naissant déplie
Son aile d'or et d'azur.

La vague orgueilleuse croule
En faisant frémir les airs;
Et le grain de sable roule
Sur le rivage des mers.

Le vent du soir m'envoie
Des bois les mourants échos,
Et la voile qui se ploie
Ses chants lointains sur les flots.

Dans son berceau, l'enfant rêve,
Parlant aux anges du ciel;
Et dans le temple s'achève
Le cantique à l'Éternel.

L'étoile pâle gravite
Dans l'immensité des cieux;
Et du poète palpite
La lyre aux accents pieux.

Partout hymnes et prières!
Et la terre, nuit et jour,
N'est des invisibles sphères
Que l'écho, le cri d'amour!

Oh! je sens à ce murmure
Chaque fibre de mon cœur
Frémir comme la ramure
Aux accents d'un joyeux chœur.

Bruits du ciel et de la terre,
Vous êtes en tout lieu
Une éternelle prière
Qui d'ici-bas monte à Dieu!

LES ABEILLES

Que j'envie, ô blondes abeilles,
Le sort que vous fit le destin,
Quant aux premiers feux du matin
Vous volez aux coupes vermeilles!

Comme vous allez vous baigner
Dans chaque goutte de rosée
Et sur toute plante irisée
De doux parfums vous imprégner!

Puis, ivres, vous vous reposez
Au sein de vos palais de cire
D'où montent des senteurs de myrrhe,
Comme des trépieds embrasés.

Jamais vous ne touchez nos fanges,
La terre qui souille nos pas;
Pour prendre vos joyeux ébats,
Vous empruntez des ailes d'anges.

Le calice embaumé des fleurs
Au souffle du zéphyr vous berce,
Et, pour vous, la nature verse
L'odorant nectar de ses pleurs.

Ah! qui pourra de cette terre,
Détachant aussi l'âme un peu,
Lui prêter des ailes de feu
Pour fuir vers un autre atmosphère!

Atteindre le pur idéal
Auquel, nuit et jour, elle aspire,
Ainsi que l'exilé soupire,
Après l'azur du ciel natal!

Poésie! oh! mieux qu'aux abeilles,
Tu peux lui donner son essor
Pour voler vers la cime d'or
Des inénarrables merveilles,

Verser quelques gouttes de miel,
Comme une divine ambrosie,
Dans la coupe pleine de fiel
Qu'à nos lèvres offre la vie!

LOUIS

A MA BELLE-SŒUR

Louis est sur son lit, immobile,
Et pâle, comme ses draps blancs;
Un cierge, sur son doux profile,
Projette des reflets tremblants.
Toi, qui le veilles, jeune épouse,
Attends-tu son joyeux réveil,
Un baiser pour ton front vermeil?
C'est en vain! la mort te jalouse,
Et Louis dort son dernier sommeil!

Hier la maison paternelle,
Ainsi qu'une cage d'oiseau,
Chantait sa chanson éternelle:
Rires d'enfant dans le berceau
Et tendres refrains de l'aïeule.
Mais le chanteur s'est envolé,
Le foyer de deuil s'est voilé,
Et Louis, laissant la mère seule,
Dans la tombe s'en est allé!...

REVE

A MA SŒUR M**

Ma sœur, toi, que je vis grandir auprès de moi,
Jeune fille, aujourd'hui mère!
Dis, as-tu songé pourquoi
Le ciel fit naître de toi
Ces enfants gracieux, ces anges de la terre?

Que rêves-tu pour eux? est-ce un illustre nom
Dans les pages de l'Histoire?
Les honneurs du Panthéon
Et cet immortel rayon
Dont marque les héros le soleil de la gloire?

O ma sœur, loin de toi ces rêves glorieux !
Ces enfants, Dieu te les donne
Afin que tu fasses d'eux
Autant d'anges pour les cieux :
Etoiles pour là-haut et fleurs pour ta couronne !



APRES LA PLUIE

Une tiède pluie est tombée
Sur les bois, les prés et les champs;
Et chaque plante s'est courbée
Sous des gerbes de diamants.
La nature si languissante,
A puisé la vie et l'amour
Dans cette rosée abondante,
La voilà jeune, souriante,
Comme à son premier jour!

Je ne sens que chaleur et vie,
Et ne vois que sérénité
Feuilles, fleurs, splendeur infinie!
Quelle radieuse clarté!
Pourquoi la terre réjouie
Eclate-t-elle en chants joyeux?
Pourquoi mon âme ravie
Entrevoit-elle, heure bénie!
Comme un reflet des cieux?

Ah! c'est que dans cette largesse,
La nature a, pour un moment,
Senti renaître sa jeunesse
Et son suave enchantement!
C'est que pour elle s'est levée
L'aurore de ses plus beaux jours;
Qu'elle s'est enfin abreuvée
A cette source retrouvée
Des premières amours!

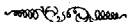
O bain, dont l'onde immaculée
Coule sur le front abattu
De la nature désolée,

Que tu possèdes de vertu!
Sous ton eau, que le ciel mesure—
Baptême tout de pureté—
S'efface la triste souillure
Et la terre se transfigure,
Recouvre sa virginité!

Aujourd'hui, mon Dieu, je te prie
Et pour la nature et pour moi,
Quand la verdure s'est flétrie,
Ainsi que mon cœur, loin de toi,
Fais tomber les tièdes ondées
De ton céleste réservoir;
Et que les sources débordées,
Et les campagnes fécondées,
Tout parle de joie et d'espoir.

Parfois, mon Dieu, la sècheressse
Hélas! est bien grande en mon cœur;
Car tout meurt sous ce vent qui blesse:
Vertus et rêves de bonheur!
Verse sur la plaine embrasée
Tes dons, plus précieux que l'or;
Donne à la fleur pluie et rosée

Et que, de ta grâce arrosée,
Mon âme aussi fleurisse encor!



L'ORDRE

Il est ici-bas un ordre parfait
Oh! quelle harmonie entre toute chose!
Chaque être a sa fin, un but qu'il connaît:
Terme de la vie, éternelle pause.

La fraîcheur de l'ombre est à la forêt,
La chanson au nid où l'oiseau se pose,
Le divin sourire aux lèvres de rose,
Aux perles des mers le brillant reflet;

Au bleu firmament l'éclat de l'étoile,
Aux vierges de Dieu les plis de leur voile,
Les parfums aux fleurs, l'encens à l'autel;

Le rayon de joie au front de l'enfance,
Le regret au cœur où meurt l'espérance,
Le corps à la tombe, à l'âme le ciel!

UNE SOLITUDE

Dans les vergers, les noires branches
De fleurs deviennent toutes blanches.
Au dôme des bois reverdis,
Pleins de murmurantes abeilles,
La fleur pend ses coupes vermeilles,
Les oiseaux bâtissent leurs nids,

Loin de la poussière des villes,
Oh! quels frais et charmants asiles
Prépare le printemps vainqueur!
Il me faut cette quiétude,
Une paisible solitude:
Je la bâtirai dans mon cœur!

Tous les souvenirs de ma vie,
Ceux de ma jeunesse ravie,
Viendront la peupler nuit et jour;
Et comme les branches flétries
Reverdissent, mes rêveries
Revivront au feu de l'amour!

O passé! ta voix sera pleine
De fraîcheur, semblable à l'haleine
Caressant l'onde du torrent;
Et dans mes veines épuisées
De la paix les douces rosées
Verseront un calme enivrant.

Le bonheur d'oublier les hommes
Et nous-mêmes ce que nous sommes!
De vivre comme l'ange au ciel
Et d'idéal et de lumière
Dans l'extase de la prière:
Ah! c'est le printemps éternel!

UNE COURONNE D'ÉPINE

Je garde en ma chambrette, au pied de ma madone,
Une relique chère, une étrange couronne
Dont toutes les fleurs sont une épine, un long dard.

Ma main entrelaça chacune de ses branches
Au retour du printemps, quand des fraîches pervenches
Les yeux brillants d'azur enchantent le regard.

Je trouvai cette ronce à deux pas d'une rose:
O mon Dieu! c'est donc vrai que toute joie éclore
Sent près d'elle germer le dard de la douleur!

Mais si pour nous un jour une tête divine
A bien voulu porter la couronne d'épine,
Je garderai la mienne et tout près de mon cœur!

L'ADIEU

D'où viennent ces accents ou plutôt ces sanglots,
Semblables aux accords des harpes qui se brisent?
Entends-je l'ouragan qui soulève les flots,
Ou la voix des mortels alors qu'ils agonisent?

C'est le cri du départ! C'est le chant des adieux!
C'est le funèbre glas dont la plainte expirante
Va partager mon âme en ce jour douloureux,
Et briser de ma main l'étreinte caressante! . . .

Cruel adieu! tu viens, comme l'aigle descend
Sur sa proie, assaillir de tes coups les doux charmes
De nos affections; et tu pars, ne laissant
Que du deuil dans le cœur, et dans les yeux, des larmes.

Ah! que j'ai rencontré de visages amis,
De cœurs tout débordants d'amour et d'innocence!
Célestes visions de mes obscures nuits!
Astres d'or s'élevant sur ma triste existence!

Mais à peine, au banquet de la franche amitié,
M'étais-je assis, joyeux et des fleurs sur la tête,
Que déjà le destin m'arrachait sans pitié
Le calice enivrant de l'ineffable fête. . . .

Faut-il donc tout laisser? Mes rêves de bonheur,
Ceux-là que j'appelais les âmes de mon âme?
Dans ce monde si froid, faut-il que dans mon cœur
Ne s'allume jamais aucune pure flamme?

La vie est une chaîne, une chaîne d'amour,
Brisée à chaque nœud: des anges, à l'aurore,
Accompagnent nos pas; avant la fin du jour,
Hélas! l'isolement renaît plus grand encore. . . .

Il n'est donc ici-bas que séparation!
J'ai vu le fruit laisser la branche verdoyante,
L'étoile, le ciel bleu, l'épi, le frais sillon,
La brise du printemps, la rose souriante!

J'ai vu l'esquif laisser la vague qui frémit,
L'oiseau, son lit moëlleux, le buisson, sa couronne,
Le jeune enfant, sa mère, et l'ami, son ami!
J'ai vu cette heure amère où tout nous abandonne!..

Pourquoi rompre, ô mon Dieu, tous ces chastes liens,
Ces germes qui croissaient sur une même tige,
Et disperser de ceux dont je me ressouviens
Avec ravissement jusqu'au dernier vestige?

Ah! c'est pour nous donner, de ce triste vallon,
L'éternel rendez-vous au séjour d'allégresse;
Pour nous faire goûter de la réunion
Les délices sans fin, l'intarissable ivresse!

Car il est, par delà les soleils enflammés,
Une riante plage où l'amour nous convie,
Où fleurissent les cœurs sous des regards aimés,
C'est là qu'est le bonheur! C'est là qu'est la patrie!

LARMES

A MA SŒUR M**

Ma sœur, si les pleurs
Ranimaient notre argile morte,
Ainsi que la rosée apporte
Une nouvelle vie aux fleurs,
Tu reverrais, de bonheur ivre,
Ton enfant revivre!

Comme d'un sommeil,
Il s'éveillerait pour te sourire,
Entrouvrant sa lèvre de myrrhe;
Et tu dirais: c'est son teint vermeil,
C'est son œil où le mien se mire!
Il vit! il respire!

Hélas! au tombeau
Pas de germe qui puisse éclore.
Oh! rien qui ne renaisse encore
Au sein de ce triste berceau
Il ne sort jamais de ses langes
Que l'aile des anges!

Et dans leur essor
Ils emportent bien loin les âmes
De ceux qu'ici-bas nous aimâmes,
Comme la chrysalide d'or
Qui cherche en déployant son aile
La voûte éternelle.

Mais répands, ma sœur,
Ces pleurs dont ton âme est chargée:
Tu te sentiras soulagée
Du poids glacé de ta douleur:
Le ciel sombre se fond en pluie
Pour que l'ombre fuie.

Coulez de nos cœurs,
O larmes, suave rosée
Et sur la joue hâve et creusée

Laissez d'immortelles douleurs,—
Comme au bronze que l'on cisèle,—
L'empreinte mortelle.

Car le cœur humain
Qu'est-il? qu'une source de larmes
Qui se gonfle avec nos alarmes;
Et dans la joie ou le chagrin—
Qu'un être chéri naisse ou meure—
Ah! toujours il pleure!

MES PENSEES

Partez maintenant, mes pensées!
Envolez-vous vers l'inconnu!
Bien longtemps je vous ai bercées,
Souriant, chastes fiancées,
A votre air ingénu.

Vous peupliez ma solitude:
Comme vos voix chantaient en chœurs!
Adieu! chants, douce quiétude!
Il faut braver la multitude
Et ses rires moqueurs.

Comme d'errantes hirondelles,
Puissez-vous trouver sur les flots
Un lieu de repos pour vos ailes,
Pour vos voix dans des cœurs fidèles
D'harmonieux échos!

Courage! N'êtes-vous pas nées
Souvent d'un sourire ou d'un pleur?
L'homme a les mêmes destinées.
Allez et joignez vos ainées,
O filles de mon cœur!

FIN.

TABLE

Dédicace.....	2
Préface.....	7
Je vis.....	9
Une mère.....	12
L'arbre et l'oiseau.....	14
La brise.....	16
L'artiste.....	19
Gouttes de rosée.....	23
Une lettre.....	26
Les nuages.....	29
Le sourire.....	35
C'est le printemps.....	38
Élégie.....	40
La vierge du parterre.....	45
Fleurs des bois.....	49
Les printemps.....	51
Une boucle de cheveux.....	53
En mer.....	55
Les feuilles mortes.....	58
L'arbre du torrent.....	61
Premières neiges.....	63
Tristesse.....	65
Mon album.....	67
Léonie.....	71

L'hiver.....	73
La neige.....	77
Sur mes genoux.....	78
Le soleil en mer.....	80
Mon lis.....	82
Les Alpes.....	87
Mes poètes.....	90
Le crépuscule.....	94
Seul.....	97
Réséda.....	101
Salut.....	102
Les hirondelles.....	104
Les deux jumeaux.....	108
Tout chante.....	110
Les abeilles.....	113
Louis.....	116
Rêve.....	118
Après la pluie.....	120
L'ordre.....	124
Une solitude.....	125
Une couronne d'épine.....	127
L'adieu.....	128
Larmes.....	132
Mes pensées.....	134

ERRATA

Page 15—Chaque corolle aux plus tendres couleurs,
La virgule doit être retranchée.

Page 39—Qui sait;
Lisez: Qui sait?

Page 45—theurs cantiques d'amour.
Virgule au lieu du point.

Page 88—y burine *vorte* âge
Lisez: *votre*.

Page 89—cimes
Lisez: cimes.

Page 111—sanglotte tout à tour
Lisez: tour à tour;

Page 113—Quant
Lisez: Quand

Page 120—Rosée abondante,
Lisez: Rosée abondante.

